

Le « temps ramadanesque » ou le temps de l'exubérance

Le changement, c'est ce qui se passe au Maroc actuellement, je vous le concède sans rechigner. Les Marocains ne font plus d'enfants comme par le passé, ne se marient plus très jeunes, vivent plus longtemps, s'ouvrent sur les nouvelles technologies, demandent plus de justice et de démocratie, protestent, revendiquent...et la liste est longue. Bref, sont là tous les aspects valorisant la dynamique interactive d'une société plurielle plus exigeante et d'un Etat régalien décidé résolument à apporter les réponses institutionnelles nécessaires et à négocier les mécanismes opérationnels de mise en œuvre.

Mais, ce n'est pas de cette importante séquence sociodémographique et politique dont l'aboutissement à terme devrait convertir « la transition démocratique » en une effective « démocratie constitutionnelle et citoyenne », que je voudrais vous parler aujourd'hui. Je laisse ouverte la configuration de cette séquence, le temps nécessaire qu'exige l'analyse objective afin de pouvoir bien mesurer la solidité de l'échafaudage de son organisation épistémique et évaluer l'homogénéité de ses composantes nucléaires.

C'est de ce qui ne change pas que je tiens à vous entretenir, notamment du « temps » socioculturel et culturel marocain qui ne semble point souffrir du pouvoir inexorable du changement: chaque mois sacré de ramadan, le comportement des Marocains demeure le même, comme une stèle qui brille dans sa magnificence ancestrale. Quand bien même les Marocains laisseraient paraître durant ce mois sacré les signes tangibles de transformation, certaines constances de leur comportement socioculturel par lesquels s'identifie leur « habitus », trahissent la non-conformité à la trajectoire du changement. Les années passent, le comportement est le même. Une parenthèse dynamiquement involutive qui dessine ses rayons dans le cours du temps.

Vous le savez, ramadan est l'un des cinq piliers de l'Islam : *AChahada* (l'attestation de foi de l'unicité de Dieu et de la prophétie de Mahomet), *As-salaat* (les cinq prières quotidiennes), *Az-zakaat* (l'aumône annuel aux pauvres dans les proportions prescrites en fonction de ses moyens), *As-siyam* (le jeûne du mois, de l'aube au coucher du soleil), *Al hajj* (le pèlerinage à La Mecque au moins une fois dans sa vie si le croyant ou la croyante en a les moyens physiques et matériels). Le bon musulman est bien évidemment celui qui applique les prescriptions et se conduit en harmonie avec les valeurs que chacun des piliers exige.

Pendant le prêche du vendredi du premier jour de ramadan de chaque année et même bien avant, le discours de l'Imam ne manque pas de rappeler les vertus du mois sacré et des qualités requises pour que le musulman puisse valider selon la *chariâ* la journée du jeûne. Cette année, l'Imam a encore été plus pragmatique en ce sens qu'il a donné une véritable feuille de conduite aux parents pendant ce mois. « Pères de famille, vous êtes chez vous, entourés de toutes les personnes vivant sous votre responsabilité ; vous les rassemblez après avoir pris soin de préparer du papier et un crayon ; vous leur expliquer l'importance religieuse du mois sacré et surtout de la nécessité de se mettre d'accord sur un emploi du

temps devant retracer les activités rituelles à accomplir au quotidien par chacun des membres de la famille.» Accomplissement ponctuel des cinq prières, lecture et apprentissage du coran, activités caritatives, séances de prêches et hadith, prières de tarawih, visites des membres de la famille... L'ensemble du rituel doit s'accomplir avec amour du prochain, dans l'austérité régénératrice de la foi, le calme parfait et la dévotion totale. Tel est donc le modèle théorique à suivre non pas seulement pendant ramadan, mais au-delà. Ramadan est le patron sur lequel le bon musulman doit calquer sa conduite durant les autres mois de l'année.

Je ne doute pas que ce modèle soit suivi pour ainsi dire à la lettre par une catégorie de la population. Toutefois, face à ce mode d'emploi, force est de constater que ramadan est le mois socioculturel du trop plein. Il est marqué par la logique de l'exubérance qui touche le comportement civique, les bourses familiales et le brusque attachement à l'accomplissement du devoir cultuel d'une bonne partie de la société peu habituée à se rendre à la mosquée.

D'abord, civiquement parlant, vous l'aurez remarqué sans doute, alors que le code moral du jeûne est clair sur les qualités requises, celles de respect, de tolérance et d'amour du prochain dont devrait faire preuve toute personne pratiquant *as-siyam*, certains Marocains ont un comportement qui laisse à désirer pendant la journée. Le moindre fait devient une étincelle d'explosion d'insultes et de vociférations. Tout est prétexte pour les embrouilles et les bagarres. On dirait que certains d'entre eux font le jeûne malgré eux. Leur comportement manque aux règles civiques élémentaires dans l'espace public : les conducteurs de voitures s'enflamment pour un rien et leur entêtement paralyse la circulation. Quand vous prenez la queue pour retirer un papier de l'administration, je vous conseille de faire preuve de beaucoup de patience mais aussi d'indulgence, car vous serez amené à céder votre place pour ne pas compliquer la situation et souvent à répéter plusieurs fois le même discours à votre interlocuteur...on vous entend, mais on ne vous comprend pas facilement ! *Allah ghalb !* Belle pirouette socio-discursive créée pour la circonstance et servant à conforter l'action de dédramatiser la tension d'un *statu quo* « ramadanesque » (je commets cet adjectif pour la valeur d'amplification qu'il connote). La sociologie de *tramdin* ou *lakhrim* n'est pas encore faite à ma connaissance.

Ensuite, économiquement, ramadan est le mois de l'exubérance culinaire. C'est durant ce mois que les autorités concernées s'inquiètent le plus pour tout ce qui touche aux produits de consommation au point de revêtir la dimension d'une psychose sociale qui donne au spectacle une scène comme effrayée par le spectre de la famine dans un mois sacré qui exige pourtant d'apprécier et de vivre l'expérience de la faim, de sentir l'effet des privations et d'abstinence...Officiellement, on annonce que toutes les mesures sont prises pour ravitailler les marchés locaux des produits demandés par les citoyens. C'est aussi le mois où les autorités se montrent plutôt regardantes sur les prix. La caméra se déplace pour filmer aux téléspectateurs l'offre culinaire en présence des agents de contrôle accomplissant leur

travail avec beaucoup de zèle. Mais, face à l'offre alléchante du marché, les bourses familiales explosent par l'effet naturel du jeûne : le ventre creux, on a l'impression que tout peut passer. Les Marocains mangent d'abord avec leurs yeux affamés. Les envies n'ont que la limite de la poche, et allez savoir si on ne préfère pas s'endetter pour satisfaire les yeux du ventre plutôt que de laisser passer un caprice culinaire !

Après *laftour*, les Marocains découvrent sans aucun doute qu'ils n'ont pas consommé la moitié de ce qu'ils ont acheté ; ils en rigoleront, un point c'est, et cela ne les empêchera pas pour autant de tomber le lendemain dans le même piège. *Chhiwat* et friandises...l'emportent sur la rationalisation de la bourse familiale.

Enfin, spirituellement, tout observateur de notre société peut constater que les mosquées pendant ramadan sont incapables de contenir le nombre de personnes qui s'y rendent pour se recueillir. Quand vient le soir, le ventre rassasié, petits et grands, jeunes et vieux, filles et garçons, femmes et hommes, bref une bonne partie de la population, se rend allègrement à l'une des mosquées de sa préférence pour accomplir le rituel de la prière et tous sortent contents d'avoir accompli leur devoir cultuel.

C'est un fait sociologique avéré que celui de ne pas trouver de place disponible à l'intérieur des mosquées. Et cela, je m'empresse de le préciser, n'est pas propre au Maroc. Architecturalement, les mosquées sont conçues en fait par rapport au temps des prières quotidiennes « normales », celles justement qui ne concernent pas le temps « ramadanesque ». Tant pis si la prière s'accomplit en dehors de la mosquée, sur les trottoirs, en plein boulevards, si les klaxons de voitures perturbent la récitation des versets du Coran...Ce ne sont là que de misérables détails évalués à l'aune de la grande miséricorde accordée à l'acte de foi patiemment accompli. L'essentiel n'est-il pas d'être auprès de Dieu, avec les autres, après une rude journée ramadanesque ?

Au sortir des mosquées et comme par enchantement, les gens paraissent plus sereins, fiers de leurs retrouvailles sympathiques, prodiguant allègrement l'aumône, recherchant à mieux raffermir les liens d'attachement et à ressouder les connexions provisoirement rompues, accomplissant ainsi leur devoir religieux, mais pensant déjà au lendemain pour affronter une nouvelle journée ramadanesque, sans oublier de compter les jours qui restent à accomplir.

Bien sûr, d'autres personnes auront choisi d'aller flâner... sur les corniches avoisinantes où l'expression de l'offre et de la demande affiche la même tonalité d'exubérance. Personne ne s'en offusque !

L'épreuve ramadanesque achevée, le quotidien reprendra ses couleurs et son rythme: alors les gens se comporteront, mangeront et prieront « normalement », c'est-à-dire sans cette marque d'excès qui caractérise leur comportement durant ce mois. Cette spécificité socioculturelle du temps ramadanesque marocain semble résister au pouvoir transformateur du Temps.

Certes, la société marocaine évolue et aspire au changement. Certains expriment franchement leur indifférence par rapport à la religion, d'autres invitent même à rompre publiquement le jeûne. Evidences, me diriez-vous ! Pourtant, ramadan est le temps cyclique du retour du même dans son indifférence à tous les changements s'effectuant aux alentours. Aucune barrière n'est assez solide pour ralentir l'effet de la mouvance socioculturelle ramadanesque.

Deux lignes temporelles semblent se croiser ainsi sans grand risque majeur de télescopage. Bien sûr, pour en avoir le cœur net, l'information est à rechercher dans les études psychiatriques sur la délinquance, les multiples formes de violence ...très utiles pour l'évaluation du seuil de tolérance dans l'impact des processus de transition socioculturelle sur les segments de la société. Pour l'instant, les deux temps ont l'air de faire bon ménage. Le temps qui court accueille dans ses interstices le temps qui se répète ; leur manège impacte la forme de l'identité socioculturelle mouvante : recherche de modernité et attachement au passé.

D'après leur comportement, les Marocains semblent subir l'ascendant du temps ramadanesque: querelles, dépenses, prières, drague ... Tel est en fait le lot de syncrétisme socioculturel ambivalent marquant avec intensité la société marocaine durant le mois sacré de ramadan. Ambivalence, en ce sens que ledit syncrétisme unit étroitement, dans la dynamique socio-comportementale qui anime les segments de la scène sociale des journées ramadanesques, les registres sémantiques et symboliques à la fois du profane (les banalités de la vie quotidienne) et du sacré (l'attachement à la pratique du culte) qui est, selon les anthropologues, le temps de l'excès. Question de mode de vie socioculturel choisi par la société marocaine pour honorer les principes sémantiques et symboliques de l'ascendant cultuel musulman. Pour ne pas aller trop loin dans l'abstraction philosophique, il s'agit là d'une *question d'être*, qui s'articule en une *manière d'être* et de *vivre ensemble*. L'ambivalence socioculturelle marocaine portée à son point ultime par l'exubérance n'est pas, anthropologiquement parlant, une spécificité marocaine. C'est un trait que se partagent toutes les sociétés, mêmes les plus « archaïques » d'entre elles.

En définitive, c'est au miroir des choix collectifs tracés par le comportement réel (non pas idéalisé) qu'il est possible, méthodologiquement parlant, de cerner les grands traits sémantiques et pragmatiques de nos « capacités » (Amartya Sen) en matière d'orientation socioculturelle et cultuelle. C'est ce que nous faisons qui fait de nous ce que nous sommes et non l'inverse. Et dans ce que nous faisons réellement, se révèle notre profonde humanité universelle. Mais, où est passée notre spécificité ? Autre question et autre histoire à décortiquer.

Abdesselam El Ouazzani
Université Mohammed V Souissi,
Rabat, samedi 20 août 2011